

P. Raniero Cantalamessa, OFMCap.

L'ORDRE FRANCISCAIN SÉCULIER
MÉMOIRE VIVANTE DE LA PRIMITIVE PRÉDICATION FRANCISCANE

40e Anniversaire de l'approbation de la Règle Paulinienne de l'OFS
Rome, Seraphicum, 24 mars 2019

« Va, François, répare mon Église ! »

La clé pour comprendre un prophète, dans la Bible, est le récit de sa vocation. Nous devons toujours remonter à ce moment précis où le prophète a été saisi par la puissance de Dieu qui lui a dit : « Va vers ce peuple, et dis-lui... ». François lui aussi a eu son appel, son « Va ! » et ce fut quand, du Crucifix de St. Damien, une voix (nous ne savons pas si elle était réelle et physique, ou seulement intérieure) lui dit : « Va, François, et répare mon Église qui comme tu le vois, tombe en ruine ! ».

Pour découvrir le François de la première heure, nous devons regarder ce qu'il va dire à l'Église après cet envoi de la part du Christ ; nous devons examiner la façon dont il a compris et réalisé sa « mission ». Pour cela, nous possédons des fils conducteurs. L'un d'eux est, sans aucun doute, la prédication de François au lendemain de sa conversion. Parcourons les écrits de François, ou sur François, pour voir ce qu'il se mit à prêcher et à dire aux gens, après avoir écouté ce « Va, François ! ».

C'est surprenant, mais tout le monde l'a noté : François parle quasi toujours de « faire pénitence ». Dans sa prédication, cette expression occupe la même place qu'occupe dans la prédication de Jésus la phrase « Convertissez-vous, car le Royaume des Cieux est tout proche ! ». Dans son Testament, François évoque ainsi les débuts de sa vie nouvelle :

« Le Seigneur me donna ainsi à moi, frère François, de commencer à faire pénitence : comme j'étais dans les péchés, il me semblait extrêmement amer de voir des lépreux. Et le Seigneur lui-même me conduisit parmi eux et je fis miséricorde avec eux. Et en m'en allant de chez eux, ce qui me semblait amer fut changé pour moi en douceur de l'esprit et du corps ; et après cela, je ne restai que peu de temps et je sortis du siècle. »¹

A partir de ce moment-là, raconte Celano, avec grande ferveur et allégresse, il commença à prêcher la pénitence, édifiant tout le monde par la simplicité de sa parole et la noblesse de son cœur². Partout où il allait, François disait, recommandait, suppliait qu'on fasse pénitence. Peu après sa conversion, il entreprit un voyage dans la Marche d'Ancône, avec frère Gilles. François, dès qu'il voyait réunies quelques personnes, les suppliait en pleurant de faire pénitence. Gilles, qui savait parler encore moins que lui, prenait à part les personnes qui avaient écouté François et leur disait : Écoutez bien ce que cet homme vous dit, il semble simple, mais c'est Dieu qui parle par sa bouche ! C'était là toute leur prédication et les gens pleuraient et se convertissaient³. Et tous

¹ Testament de Saint François d'Assise 1-3 (Traduction : Sources Franciscaines éd. 2010).

² 1 Celano Chap 10, § 23

³ Légende des trois compagnons Chap. 9 § 33

voulaient savoir qui ils étaient et bien que - note le biographe – ce soit pénible de répondre à tant de questions, ils confessaient simplement qu'ils étaient des hommes pénitents originaires de la cité d'Assise⁴.

Les *pénitents originaires d'Assise* : voilà ce que François et ses premiers compagnons pensaient être. Dans la *Légende des trois compagnons*, nous lisons que François exhortait les frères en disant :

« Allons par le monde en exhortant tous les hommes, plus par l'exemple que par la parole, à faire pénitence de leurs péchés et à avoir en mémoire les commandements de Dieu. Ne craignez pas parce que vous paraissez chétifs et ignorants ; mais sans souci, annoncez simplement la pénitence, confiants dans le Seigneur qui a vaincu le monde : par son Esprit il parle à travers vous et en vous, pour exhorter tous les gens à se convertir à lui et à observer ses commandements. »⁵

Dans la Règle non bullata (la première Règle) il utilise des accents encore plus passionnés : « et tous les peuples, les ethnies, les tribus et les langues, toutes les nations et tous les hommes, partout sur la terre, qui sont et qui seront, humblement nous les prions et supplions, nous tous, frères mineurs, serviteurs inutiles, afin que tous nous persévérions dans la vraie foi et dans la *pénitence*, car autrement, nul ne peut être sauvé. »⁶ A la fin, quand notre sœur la mort vint à lui, le biographe la décrit et la résume ainsi : « Là (à Sainte Marie des Anges), dans la quarante-cinquième année de sa vie, et vingt ans de *parfaite pénitence*, l'année du Seigneur 1226, le 4 octobre, il émigra vers le Seigneur Jésus Christ »⁷. L'histoire de François commence, dans le Testament, avec le thème de la pénitence, et s'achève avec lui.

J'ai insisté sur ce thème de la pénitence parce que l'Ordre Franciscain Séculier est né précisément de cette prédication primitive de François et de ses compagnons, et il en garde le souvenir vivant à travers tous les changements historiques. La Règle originale de l'OFS est la lettre de François intitulée "Exhortation aux frères et aux sœurs de la pénitence". Elle constitue le Prologue de la Règle actuelle promulguée par Paul VI en 1978, et en incarne l'esprit et l'intuition initiale.

Qu'est-ce que François entendait par "faire pénitence"

Mais nous devons nous poser immédiatement une question : qu'est-ce que François entendait par le mot "pénitence"? À ce propos, nous sommes malheureusement tombés dans une erreur grave. Nous avons réduit le message de François à une simple exhortation morale, à se frapper la poitrine, à s'affliger et à se mortifier pour expier les péchés, alors qu'il a toute l'ampleur et la respiration de l'évangile de Jésus. François n'exhortait pas à faire "des pénitences", mais à faire "pénitence" (au singulier !) et cela, comme nous le verrons, est tout autre chose.

⁴ Légende des trois compagnons Chap.10 § 37

⁵ Légende des trois compagnons Chap.10 § 36

⁶ Règle non bullata Chap. 23, 7

⁷ Miroir de perfection, 124

Pour découvrir de quoi il s'agit, il faut se référer aux expressions latines utilisées par François. N'oublions pas que François a écrit le Cantique des créatures en italien et pour cela il est considéré comme un des initiateurs de la langue italienne ; mais, à l'exception de quelques cas, sa langue était le latin, il prêchait en latin, certainement pas un latin classique, mais quand même du latin. Et que trouvons-nous dans le texte latin de ses écrits, qui a été traduit par "faire pénitence"? Que trouvons-nous, par exemple, dans le Testament, quand il écrit : "Le Seigneur me donna ainsi à moi, frère François, de commencer à faire pénitence"? Nous trouvons l'expression "*poenitentiam agere*".

Nous savons que François voulait prêcher l'évangile *sine glossa*, simplement et purement ; sa règle primitive, approuvée oralement par Innocent III, n'était autre que des fragments d'évangile. Il aimait s'exprimer avec les mots mêmes de Jésus. Et ce mot là – faire pénitence – est le mot avec lequel Jésus a commencé à prêcher, celui qu'au début de son ministère, il répétait dans tous les villes et tous les villages où il se rendait. L'évangéliste Marc l'atteste :

«Après l'arrestation de Jean, Jésus partit pour la Galilée proclamer l'Évangile de Dieu. Il disait : « Les temps sont accomplis : le Règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile. » (Mc 1, 15).

Dans le texte latin utilisé par le Poverello, le mot traduit aujourd'hui par "convertissez-vous", était "*poenitemini*", faites pénitence. François n'a fait que relancer la grande annonce de Jésus, sa "bonne nouvelle". Aussi, pour comprendre l'annonce que François a fait retentir à son époque, il faut repartir de cette parole de Jésus.

Avant Jésus, se convertir signifiait toujours "revenir en arrière" (le terme juif, *shub*, veut dire faire demi-tour, revenir sur ses pas). Il indiquait l'acte de celui qui, à un certain moment de sa vie, s'aperçoit qu'il a fait "fausse route". Alors il s'arrête, change d'avis, et décide de revenir à l'observance de la loi et de rentrer dans l'alliance avec Dieu. Il fait un véritable "demi-tour". La conversion, dans ce cas, a une signification fondamentalement morale et suggère l'idée de quelque chose de pénible à accomplir : changer de vie, cesser de faire ceci et encore cela.

C'est là la signification habituelle du mot conversion dans la bouche des prophètes, jusqu'à Jean Baptiste inclus. Mais sur les lèvres de Jésus, le sens change. Non pas parce qu'il s'amuse à changer les sens des mots, mais parce qu'avec sa venue, les choses ont changé. "Les temps sont accomplis, et le Règne de Dieu est tout proche !". Dans ce cas, se convertir ne signifie plus "revenir en arrière" à l'antique alliance et à l'observance de la loi, mais signifie plutôt faire un bond en avant et entrer dans le royaume, saisir le salut donné aux hommes gratuitement, par la libre et souveraine initiative de Dieu.

Conversion et salut ont changé de place. Il n'y a pas d'abord la conversion puis, par voie de conséquence, le salut ; au contraire, il y a d'abord le salut, puis, comme son exigence, la conversion. Ce n'est pas : convertissez-vous et le Règne viendra parmi vous, le Messie arrivera, comme le disaient les derniers prophètes, mais : convertissez-vous parce que le Règne est venu, il est au milieu de vous. Se convertir c'est prendre la décision qui sauve, la décision du "maintenant", comme la décrivent les paraboles du royaume. Par conséquent "convertissez-vous et croyez" ne signifie pas deux choses

différentes et successives, mais la même action fondamentale : convertissez-vous, c'est-à-dire, croyez ! Convertissez-vous en croyant !

Tout cela exige une vraie "conversion", un changement profond dans la façon de concevoir nos relations avec Dieu. Cela exige de passer de l'idée d'un Dieu qui réclame, qui ordonne, qui menace, à l'idée d'un Dieu qui vient à pleines mains pour se donner tout à nous. C'est la conversion de la "loi" à la "grâce" ; c'est le message de la justification gratuite moyennant la foi, qui tenait tant à cœur à saint Paul.

Chaque religion ou philosophie religieuse commence en disant aux hommes ce qu'ils doivent faire pour se sauver, que ce soit par des pratiques ascétiques ou des spéculations intellectuelles. Cela commence avec des obligations. Le christianisme ne commence pas en disant aux hommes ce qu'ils doivent faire pour se sauver, mais ce que Dieu, dans le Christ, a fait pour les sauver. Dans le christianisme il y a aussi des obligations, des commandements, et il y en a un qui est considéré "le premier et le plus grand de tous" : aimer Dieu de toutes ses forces et le prochain comme soi-même. C'est tout à fait vrai, mais les commandements et les devoirs se situent au second rang, pas au premier. Au-dessus de lui, il y a le niveau du don. Le christianisme est la religion de grâce !

Je ne sais pas si François avait tout cela à l'esprit, je ne le crois pas. À son époque il y avait moins besoin d'affirmer cette hiérarchie entre la foi et les œuvres. La foi était un fait acquis ; on vivait dans une société chrétienne où tout était imprégné de foi, malgré toutes les incohérences dans la vie pratique. Ce qu'il fallait donc prêcher aux gens, c'étaient les conséquences concrètes de l'acte de croire. Aujourd'hui, nous ne vivons plus dans une "société chrétienne", à certains égards nous vivons dans une société post-chrétienne. C'est pourquoi, nous devons rétablir la hiérarchie suivie par les apôtres.

Dans l'Église apostolique, la distinction entre Kérygme et Didaché était claire, c'est-à-dire entre l'annonce de la foi dans le mystère pascal du Christ, et l'enseignement moral sur les vices à éviter et les vertus à cultiver, en particulier la vertu la plus importante qui est la charité. Tout aussi claire était la conviction, surtout en saint Paul, que la foi n'éclot pas en présence de l'enseignement morale, mais en présence du Kérygme, de l'annonce de la mort et de la résurrection du Christ : "Si de ta bouche, tu affirmes que Jésus est Seigneur, si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé." (Rm 10,9)

En obéissant aux prescriptions canoniques du temps, et à la recommandation explicite du pape, François, dans la Règle, indique comme contenu de la prédication des frères "les vices et les vertus, la peine et la gloire". Mais, si le sens évangélique de la parole "Convertissez-vous et croyez" n'était pas dans la bouche et sous la plume de François, elle était bien dans son cœur. Toute sa personne proclamait d'une voix forte le sens joyeux de la découverte du trésor caché et de la perle précieuse. Il n'a pas vendu tous ses biens pour trouver le trésor caché, mais parce qu'il avait trouvé le trésor caché. Pour lui aussi, le don avait précédé le devoir. François n'avait pas besoin d'annoncer le mystère pascal - la croix et la résurrection du Christ - par la parole ; sa personne était devenue l'image vivante du Christ ; sa vie était sa prédication.

Nous, franciscains d'aujourd'hui, nous sommes appelés à rendre explicite ce qui en François était implicite ou inexprimé, à proclamer ce que François a vécu et pas

seulement ce qu'il a laissé par *écrit*. Il a voulu une seule chose de toutes ses forces : revivre l'évangile et prêcher l'évangile. L'imiter dans ce qui fut l'aspiration de toute sa vie exige que nous ne nous limitations pas à prêcher toujours et en premier "les vices et les vertus, la peine et la gloire" ; que nous ne nous limitations pas à une prédication moraliste, que nous ne réduisions pas le christianisme à une doctrine éthique, mais que nous annonçons Jésus Christ, et Jésus-Christ crucifié, avec la joie et l'enthousiasme de François.

L'exhortation apostolique du Pape François "Evangelii gaudium", la joie de l'Évangile, est tout imprégnée de cet esprit franciscain. Elle commence par ces mots : "La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus". Et qui, mieux que François d'Assise, a incarné la vérité de ces mots ?

"Et Pierre leur dit : Repentez-vous !"

A présent, nous devons faire un pas de plus. Dans le cri de François : "Faites pénitence" est renfermé quelque chose d'autre que nous devons découvrir, en examinant un deuxième texte de l'Écriture.

Repensons à ce qui s'est passé le jour de Pentecôte. On entendit le grondement d'un vent violent, on vit des flammes de feu "et tous furent remplis du Saint-Esprit". L'Esprit Saint étant l'amour personnel du Père et du Fils, dire que tous furent remplis de l'Esprit Saint signifie que tous furent remplis de l'amour de Dieu. Quel tremblement de terre cela a dû être de se sentir inondé, baptisé, c'est à dire submergé dans l'amour de Dieu ! Paul aussi explique ainsi la Pentecôte : "L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné" (Rm 5,5)

Après cela, les apôtres sortent au grand jour. L'onction de l'Esprit les a complètement transformés en torches ardentes. Ils proclament enthousiastes "les grandes œuvres de Dieu" et tous les comprennent. Certaines émettent des soupçons sur leur état mental. Pierre les rassure qu'ils ne sont pas ivres, mais il le fait presque à la hâte, sans s'y attarder longuement. Il a quelque chose de beaucoup plus important à dire. "Jésus de Nazareth ! Vous l'avez crucifié, Dieu l'a ressuscité et l'a constitué Seigneur" (Actes 2, 22 ss.).

En entendant cela, ils furent touchés au cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : "Frères, que devons-nous faire ?" Pierre leur répondit : "Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, pour le pardon de ses péchés ; vous recevrez alors le don du Saint Esprit." (Actes 2, 37-38).

Dans le texte latin connu de François, à la place du mot "repentez-vous" il y avait, à cet endroit, l'expression "*poenitentiam agite*", c'est-à-dire, de nouveau, "faites pénitence". Ainsi nous avons découvert les deux grandes sources de la prédication de François, les deux cris qu'il a voulu faire résonner de nouveau dans l'Église : le cri avec lequel Jésus a commencé l'annonce du Royaume et le cri avec lequel l'Église a commencé sa prédication le jour de la Pentecôte.

Le mot utilisé par Pierre est identique à celui de Jésus : le même verbe, le même mode impératif, la même deuxième personne du pluriel : *metanoete*, mais le mot s'est enrichi d'un sens nouveau, dû à ce qui s'est passé entre-temps : le refus de Jésus de la part du

monde, sa mort et sa résurrection. Voilà pourquoi, au lieu de traduire le mot par convertissez-vous comme dans le premier cas, il se traduit par *repentez-vous*.

En somme, il ne s'agit plus seulement de croire à l'Évangile, il s'agit aussi de reconnaître notre péché et de s'en repentir. François parle souvent de "faire pénitence des péchés". C'est désormais la porte pour entrer dans le Royaume et pour expérimenter une nouvelle Pentecôte : "Repentez-vous, puis vous recevrez le don du Saint-Esprit".

Que signifie le fameux mot *metanoia*? Qu'est-ce que le vrai repentir et la vraie contrition ? Littéralement, le mot signifie un changement d'esprit, de façon de voir et de juger les choses, une révolution mentale. Mais il ne s'agit pas d'abandonner la façon de penser d'avant ou/et de juger les autres, la mentalité mondaine d'un temps, pour s'en forger une un peu plus spirituelle et évangélique. La vraie Metanoia c'est abandonner sa propre façon de penser et épouser celle de Dieu, se voir soi-même et sa propre vie comme Dieu les voit.

François a connu la vraie metanoia. Il est entré dans le cœur de Dieu et a vu le péché comme Dieu le voit, de l'intérieur de son amour paternel sans limites, il l'a vu par ce qu'il a fait au Christ sur la croix. Et il a pleuré, il est devenu aveugle à force de pleurer, pas seulement à cause de la maladie. Ses larmes étaient des larmes d'amour et de douleur, comme celles que Jésus a versées sur Jérusalem.

Je me suis demandé : quel est le péché duquel François nous demanderait particulièrement de nous repentir s'il revenait prêcher aujourd'hui ? La réponse à cette question m'est venue à travers une parole de Jésus : "Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît". Nous, dans les faits si non en parole, nous avons simplement renversé les termes : nous cherchons avant tout le reste – la santé, les affaires, les plaisirs, les divertissements – et s'il reste du temps, éventuellement une heure le dimanche, nous pensons à Dieu, à Jésus Christ et aux choses d'en-haut.

Nous perpétons la parabole des invités à la noce : "Le royaume des cieux est comparable à un roi qui célébra les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler à la noce les invités, mais ceux-ci ne voulaient pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs dire aux invités : "Voilà : j'ai préparé mon banquet, mes bœufs et mes bêtes grasses sont égorgés ; tout est prêt : venez à la noce." Mais ils n'en tinrent aucun compte, et s'en allèrent, l'un à son champ et un autre à son commerce" (Mt 22, 2-5) Dieu est devenu pour beaucoup un intérêt "secondaire". Mais Dieu ne peut jamais être un intérêt secondaire. C'est presque pire que de ne pas le connaître du tout ! Le mois dernier, je me suis retrouvé à commenter l'évangile du IV dimanche du Temps Ordinaire dans la petite église de l'ermitage où je vis depuis des années avec quelques moniales Clarisses capucines. Ce passage de l'évangile parle des nazaréens qui, irrités par sa prédication, poussent Jésus "jusqu'à un escarpement de la colline où leur ville est construite" (Lc 4, 29). Je fis remarquer que nous faisons la même chose quand nous reléguons Jésus au bord de notre vie, que nous le mettons en marge, préférant à lui d'innombrables autres choses.

Le Tau sur le front

Pour François faire pénitence signifiait entrer dans le cœur de Dieu, partager sa souffrance, voir les choses à partir de ce centre où tout, surtout l'infidélité et le péché, prend sa véritable physionomie. Une chose nous révèle mieux que tout ce que signifie pour François faire pénitence : son incroyable dévotion au Tau. Il y a une histoire derrière cette dévotion qui vaut la peine d'être retenue. Dans le prophète Ezéchiel on lit :

« La gloire du Dieu d'Israël s'éleva au-dessus des Kéroubim où elle reposait, et se dirigea vers le seuil de la Maison du Seigneur. Alors le Seigneur appela l'homme vêtu de lin, portant à la ceinture une écriture de scribe. Il lui dit : « Passe à travers la ville, à travers Jérusalem, et marque d'une croix au front ceux qui gémissent et qui se lamentent sur toutes les abominations qu'on y commet. » (Ez 9, 1-4)

Dans le discours d'ouverture du IV concile du Latran en 1215, le vieux pape Innocent III reprit ce symbole. Il aurait voulu, disait-il, être lui-même cet homme "vêtu de lin, portant à la ceinture un écriture de scribe" et passer personnellement par toute l'Église et marquer un *Tau* sur le front des personnes qui acceptaient d'entrer en état de vraie conversion⁸.

Il ne pouvait pas le faire personnellement en raison de son âge (il est mort trois mois après), mais caché dans la foule à l'écouter ce jour-là, on pense qu'il y avait aussi François d'Assise. Il est sûr, en tout cas, que l'écho du discours du Pape parvint jusqu'à lui, qu'il recueillit l'appel et le fit sien. A partir de ce jour-là, il commença à prêcher, encore plus intensément qu'avant, la pénitence et la conversion et à marquer un *Tau* sur le front des personnes qui s'approchaient de lui. Le *Tau* devint son sceau. Il signait ses lettres avec lui, et il le dessinait sur les cellules des frères.

Saint Bonaventure a pu dire après sa mort : "Il reçut du ciel la mission d'appeler les hommes à pleurer, et à se lamenter... et de marquer d'un *Tau* le front de ceux qui gémissent et qui souffrent"⁹ C'est pour cela que François a été défini "l'ange du sixième sceau" : l'ange qui porte, lui-même, le sceau du Dieu vivant et le marque sur le front des élus (cf. *Ap.* 7, 2 ss.).

Je sais que le symbole du Tau est particulièrement cher aux frères et aux sœurs de l'Ordre Franciscain Séculier, c'est pourquoi je demande au Séraphique Père de continuer du haut du ciel à imprimer sur leur et sur notre cœur cette marque, comme il l'imprimait de son vivant sur le front des personnes.

P. Raniero Cantalamessa, OFM Cap.

⁸ Innocent III, *Sermon VI*.

⁹ Saint Bonaventure, *LM 2*.